62e ANNÉE SEPTEMBRE 1919

LA REVUE SPIRITE

FONDÉE EN 1858
PAR
ALLAN KARDEC

RÉDACTEUR EN CHEF DE 1870 A 1901
P·G·LEYMARIE

TOUT EFFET A UNE CAUSE.
TOUT EFFET INTELLIGENT A UNE CAUSE INTELLIGENTE.
LA PUISSANCE DE LA CAUSE INTELLIGENTE
EST EN RAISON DE LA GRANDEUR DE L'EFFET

HORS LA CHARITÉ - POINT DE SALUT

La Loi circulaire

La vie humaine ; les âges.

III

La vieillesse est la préface de la mort ; c'est ce qui la rend sainte, comme la veille solennelle que faisaient les Initiés antiques avant de soulever le voile qui recouvrait les mystères.

La mort, c'est donc l'Initiation.

Toutes les religions, toutes les philosophies ont tenté d'expliquer la mort ; bien peu lui ont conservé son véritable caractère.

Le christianisme l'a divinisée ; ses saints l'ont regardée noblement en face, ses poètes l'ont chantée comme une délivrance. Cependant, les saints du catholicisme n'ont vu en elle que l'exonération des servitudes de la chair, la rançon du péché, et, à cause de cela même, les rites funé-

raires de la liturgie catholique répandent une sorte de terreur sur cette péroraison, pourtant si naturelle, de l'existence terrestre.

La mort est simplement une seconde naissance ; on quitte ce monde de la même manière qu'on y est entré, sans faire plus de bruit et selon l'ordre de la même loi.

Quelque temps avant la mort, un travail silencieux s'accomplit dans l'homme dont la destinée terrestre va toucher au terme. La dématérialisation est déjà commencée. A certains signes, on pourrait le constater, si ceux qui l'entourent n'étaient pas distraits par les choses du dehors. La maladie joue ici un rôle considérable. Elle achève en quelques mois, en quelques semaines, en quelques jours peut-être, ce que le lent travail de l'âge avait commencé. C'est le travail de « dissolution », dont parle l'apôtre Paul. Ce mot de « dissolution » est très significatif ; il indique nettement que l'organisme se désagrège et que le périsprit se « délie » du reste de la chair dont il était enveloppé.

Que se passe-t-il en ce moment suprême que toutes les langues appellent « l'agonie », c'est-à-dire le dernier combat? On le pressent, on le devine. Un grand poète mourant traduisit cet instant solennel par ce vers :

C'est ici le combat du jour et de la nuit.

En effet, l'âme est entrée dans un état crépusculaire ; elle est sur la limite extrême, sur la frontière des deux mondes et visitée par les visions initiales de celui dans lequel elle va entrer. Le monde qu'elle quitte lui envoie les fantômes du souvenir, et tout un cortège d'Esprits lui arrive du côté de l'aurore.

On ne meurt jamais seul, de même qu'on ne naît jamais seul.

Les Invisibles qui l'ont connu, aimé, assisté ici-bas viennent aider le mourant à se débarrasser des dernières chaînes de la captivité terrestre.

A cette heure solennelle, les facultés s'agrandissent, l'âme, à moitié dégagée, se dilate ; elle commence à rentrer dans son atmosphère naturelle, à reprendre sa vie vibratoire normale, et c'est pour cela qu'à ce moment même, il se révèle, chez quelques mourants, des phénomènes curieux de médiumnité. La Bible est pleine de ces révélations suprêmes. La mort du patriarche Jacob est le type accompli de la dématérialisation et de ses lois.

Ses douze fils sont réunis là, autour de sa couche, comme une vivante couronne funéraire. Le vieillard se recueille, et après avoir récapitulé son passé, ses souvenirs, il prophétise à chacun d'eux l'avenir de sa famille et de sa race. Sa vue s'étend plus loin encore : il aperçoit à l'extrémité des temps, celui qui doit un jour récapituler toute la médiumnité séculaire du vieil Israël : le Messie, et il le montre comme le dernier

rejeton de sa race, celui qui résumera toute la gloire de la postérité de Jacob. Aucun Pharaon, dans son orgueil, ne mourut avec autant de grandeur que ce vieillard obscur et ignoré qui expirait dans un coin de la terre de Gessen.

Mais, revenons à l'acte même de la mort. La dématérialisation s'est accomplie, le périsprit se dégage de l'enveloppe charnelle, qui vit encore quelques heures, quelques jours peut-être, d'une vie purement végétative. Ainsi, les vies successives de la personnalité humaine s'en vont dans l'ordre inverse des progrès — selon lesquelles elles sont venues. La vie végétative qui avait commencé dans le sein maternel s'éteint, cette fois-ci, la dernière ; la vie intellective et la vie sensitive sont les deux premiers départs.

Alors que se passe-t-il? Voici :

L'Esprit, c'est-à-dire l'âme et son enveloppe fluidique, et, par conséquent, le *moi*, emporte la dernière impression morale et physique qui l'a frappé sur la terre, et il la garde un temps plus ou moins prolongé, selon son degré d'évolution ; c'est pour cela qu'il importe d'entourer l'agonie des mourants de paroles douces et saintes, de pensées élevées, parce que ce sont ces derniers bruits, ces derniers gestes, ces ultimes images qui s'impriment sur les derniers feuillets du livre subliminal et de la conscience ; c'est la dernière ligne que lira le mort dès son entrée dans l'au-delà, ou plutôt dès qu'il aura conscience de son nouveau mode d'être.

La mort est donc, en réalité, un passage ; c'est une transition et une translation.

Si nous devions emprunter à la vie moderne une image, nous la comparerions volontiers à un tunnel. En effet, l'âme avance dans le défilé de la mort plus ou moins lentement, selon son degré de dématérialisation et de spiritualisation.

Les âmes supérieures, qui ont toujours vécu dans les hautes sphères de la pensée et de la vertu, traversent cette obscurité avec la rapidité de l'express qui débouche en un instant dans la pleine lumière de la vallée ; mais c'est le privilège d'un petit nombre d'esprits évolués : ce sont les élus et les sages.

Nous ne parlerons pas ici des criminels, des êtres animalisés, aux instincts grossiers, qui ont vécu ou plutôt végété toute une existence dans les bas-fonds du vice ou dans le cloaque du crime. Pour ceux-ci, c'est la nuit, et la nuit pleine de hideux cauchemars. Nous avons peine, cependant, à croire que les frontières de l'au-delà et le passage du Temps à la vie erratique soient peuplés de ces êtres effrayants que les occultistes nomment des Élémentals. Nous ne voulons voir là que des symboles

et des images, reflets des passions, des vices, des crimes que les pervers ont commis ici-bas. N'envisageons ici que les vies ordinaires, les existences qui suivent tranquillement les phases logiques de leur destinée. C'est la condition commune de la plupart des mortels.

L'âme est entrée dans la sombre galerie ; elle y demeure dans l'obscurité ou plutôt dans une pénombre proche de la lumière. C'est le crépuscule de l'au-delà. Les poètes ont très heureusement rendu cet état et décrit ce demi-jour, ce clair-obscur du monde extra-terrestre.

Ici, les analogies entre la naissance et la mort sont frappantes.

L'enfant reste plusieurs semaines avant de fixer la lumière et de prendre conscience de ce qui l'entoure. Ses yeux ne sont pas encore dessillés, non plus que le regard intérieur de sa pensée.

Ainsi, dans son entrée au nouveau monde, véritable seconde naissance, le nouveau-né à l'Invisible demeure, lui aussi, quelque temps avant de prendre conscience de sa nouvelle modalité d'être et de sa destinée. Il entend à la fois les murmures lointains ou proches des deux mondes ; il entrevoit des mouvements et des gestes qu'il ne saurait préciser ni définir. Entré à moitié dans la quatrième dimension, il perd la notion précise de la troisième, dans laquelle il avait jusque-là toujours évolué. Il ne se rend plus compte ni de la quantité, ni du nombre, ni de l'espace, ni du temps, puisque ses sens qui, comme autant d'instruments d'optique, lui aidaient à calculer, à mesurer et à peser, se sont refermés tout d'un coup comme une porte à jamais condamnée. Quel état étrange que celui de cette âme qui tâtonne comme l'aveugle, sur le chemin de l'Invisible ! et cependant cet état est réel.

C'est à ce moment que les influences magnétiques de la prière, du souvenir, de l'amour peuvent jouer un rôle considérable et hâter l'avènement de clartés révélatrices qui vont illuminer cette conscience encore endormie, cette âme « en peine » de sa destinée. La prière, dans ce cas, est une véritable évocation ; c'est le cri d'appel à l'âme indécise et flottante. Voilà pourquoi l'oubli des morts, la négligence de leur culte sont coupables et nous méritent plus tard des oublis semblables.

Toutefois, cette période de transition, cette halte dans le tunnel de la mort sont absolument nécessaires, comme préparation à la vision de lumière qui doit succéder à l'obscurité. Il faut que les sens psychiques se proportionnent graduellement au nouveau soleil qui va les éclairer. Un passage subit, sans transition aucune, de cette vie à l'autre, serait un éblouissement qui produirait un trouble prolongé. *Natura non facit saltus*, dit le grand Linné ; cette loi régit pareillement les étapes progressives de la destinée.

Il faut que la vision de l'âme s'agrandisse, que l'oiseau de nuit, qui ne

peut fixer le lever de l'aurore, affermisse sa prunelle et puisse, comme l'aigle, regarder en face le soleil, de sa paupière intrépide. Ce travail de préparation s'accomplit progressivement, durant la halte plus ou moins prolongée dans le tunnel qui précède la vie erratique proprement dite ; peu à peu la lumière se fait, d'abord très pâle, comme l'aube initiale qui se lève sur la crête des monts ; puis, à l'aube succède l'aurore ; cette fois-ci, l'âme entrevoit le monde nouveau qu'elle habite ; elle se lit et se comprend dans une lumière subtile qui la pénètre dans toute son essence.

Graduellement, toute sa destinée, avec ses vies antérieures et surtout avec la notion consciente et réflexe de la dernière, va se révéler comme dans un cliché cinématographique vibratoire et animé. L'âme, alors, comprend ce qu'elle est, où elle est, ce qu'elle vaut.

Les âmes vont d'un instinct infaillible dans la sphère proportionnée à leur degré d'évolution, à leur faculté d'illumination, à leur aptitude actuelle de perfectibilité. Les affinités fluidiques la conduisent, comme une brise douce, mais impérieuse, qui pousse une nacelle, vers d'autres âmes similaires, avec lesquelles elle va s'unir dans une sorte d'amitié, de parenté magnétique ; et ainsi la vie, une vie vraiment sociale, mais dans un degré supérieur, se reconstitue absolument comme autrefois ici-bas, car l'âme humaine ne saurait renoncer à sa nature. Sa structure intime, sa faculté de rayonnement lui imposent la société et la sociabilité.

Dans l'au-delà ne se reforment point les peuples, mais se reforment les familles, les groupes d'âmes, les cercles d'esprits selon les lois de l'affinité et de la sympathie.

Le purgatoire est visité par les anges, disent les mystiques théologiens. Le monde erratique est visité, dirigé, harmonisé par les Esprits supérieurs, dirons-nous.

Ici-bas, parmi les élus du Génie, de la Sainteté et de la Gloire, il y a eu, il y aura encore et toujours des Initiateurs. Ce sont des prédestinés et des missionnaires, des initiés qui ont reçu pour tâche de faire avancer le monde dans la vérité et dans la justice, au prix de leurs sueurs, de leurs larmes et quelquefois de leur sang.

Les hautes missions de l'âme ne cessent jamais. Les Esprits sublimes, qui ont instruit et amélioré leurs semblables sur la terre, continuent dans un monde supérieur, dans un cadre plus vaste, leur apostolat de lumière et leurs rédemptions d'amour.

C'est ainsi, comme nous le disions au début de ces pages, que l'Histoire éternellement recommence et devient de plus en plus universelle ; que la loi circulaire qui préside à l'éternel progrès des États et des mondes se déroule sans cesse dans des sphères et en des orbes chaque fois agrandis,

et que tout recommence en haut selon la même loi qui fait tout commencer en bas. Tout le secret de l'univers est là. Sous la direction de ces influences illuminantes et douces, les âmes évoluent dans le sens de leur ascension morale.

Celles qui ont manqué leur dernière existence, comprennent la nécessité de se réincarner et s'y préparent. Tout s'agite, tout se meut dans ces sphères toujours en vibration et en mouvement. C'est l'activité incessante, ininterrompue, progressive, éternelle.

Le travail des peuples sur la terre n'est rien en comparaison de ce labeur harmonieux de l'Invisible. Là-haut, aucune entrave matérielle, aucun obstacle charnel n'arrête les élans, ne décourage ou ne ralentit l'essor. Aucune hésitation, nulle anxiété, pas d'incertitude. L'âme voit le but, elle sait les moyens, elle se précipite dans le sens où elle doit l'atteindre. Qui nous racontera l'harmonie de ces pures intelligences, l'effort de ces droites volontés, l'élan de ces amours qui, cette fois-ci, sont vraiment plus forts que la mort?

Quelle langue pourra jamais redire la communion sublime et fraternelle de ces âmes qui tiennent entre elles des dialogues ardents comme la lumière, subtils comme les parfums, où chaque vibration magnétique a son écho dans l'âme même de Dieu? Telle est la vie future ; telle la vie éternelle, et ce sont ces perspectives que la mort ouvre indéfiniment devant nous ! O homme ! comprends donc une bonne fois ton destin, sois fier et heureux de vivre, et ne blasphème pas la loi d'amour et de beauté qui trace devant ton âme des chemins aussi amples et aussi radieux ! Accepte la vie telle qu'elle est, avec ses phases, ses alternatives, ses vicissitudes ; elle n'est que la préface, le prélude d'une vie plus haute, où tu planeras comme l'aigle dans l'immensité, après avoir péniblement rampé dans un monde initial et imparfait.

Ce n'est donc point par une hymne funèbre qu'il faut accueillir la mort, mais par un chant de vie ; car ce n'est point l'astre du soir qui se lève, cruel, mais bien l'Étoile radieuse du véritable matin.

Chante, ô âme, l'hymne triomphal, le *Magnificat* du siècle nouveau, dans lequel tout va naître pour des destinées plus glorieuses. Monte toujours plus haut dans la pyramide infinie de lumière ; et comme le héros de la légende d'*Excelsior*, va planter ta tente sur les Thabors radieux de l'Incommensurable, de l'Éternel !

Léon DENIS.

Avec Allan Kardec

Dans un précédent article (1), nous avons parlé de certains de nos frères, heureusement peu nombreux, qui, croyant défendre la doctrine, repoussent énergiquement toute proposition accessoire, avant même de savoir si elle ne nous apporterait pas une nouvelle force ou un supplément de clarté. Toute nouveauté les effraie.

Il faut s'attendre, pourtant, à ce que de nouvelles vérités nous soient révélées, car, de ce que nous devons savoir, tout n'est pas encore connu. Allan KARDEC dit *qu'il peut y avoir des écoles qui cherchent à s'éclairer sur les parties encore controversées de la science.* C'est déclarer que nous avons encore quelque chose à apprendre, et il semble bien que tout le monde pourrait admettre cette vérité.

Il n'y a donc pas à s'inquiéter des recherches qui peuvent être faites dans le but de nous éclairer de plus en plus. Le spiritisme n'a rien à redouter de la lumière. Toute intervention scientifique ne peut que lui être favorable ; l'exemple de William CROOKES, de LOMBROSO et de quelques autres, est là pour nous le prouver.

Mais il ne faut pas non plus passer d'un extrême à l'autre. Parce que nous ne devons pas rester en arrière avec ceux qui se contentent de marquer le pas sur place, il ne s'ensuit pas que nous devions suivre ceux qui veulent courir avant de savoir marcher.

Il est bon que certains spirites trop pressés se modèrent. Ce sont des néophytes, généralement. Ils croient être tout de suite de grands médiums et ils sont d'autant plus crédules qu'ils ont nié plus longtemps les phénomènes de la médiumnité, et quelquefois même l'immortalité de l'âme. Ils acceptent sans contrôle toutes les communications qu'ils reçoivent, et jamais ils ne se montrent surpris de la signature de leur correspondant invisible, quelque célèbre qu'elle soit. Ils veulent immédiatement tout savoir, tout connaître, expliquer tous les mystères et même Dieu, qu'ils peuvent adorer dans ses œuvres, mais dont il est aussi impossible de décrire l'essence que de définir la puissance et la grandeur.

Disons-leur qu'Allan KARDEC recommande l'étude approfondie des instructions contenues dans le *Livre des Médiums*, pour déjouer les ruses des Esprits trompeurs, qui ne manquent pas de profiter de l'inexpérience des adeptes novices. Heureux encore quand ils se bornent à

(1) *Charité ou Tolérance*, n° de juillet.

quelques substitutions frauduleuses de noms, mais leurs malices peuvent aller plus loin.

Dans une lettre écrite le 13 mars 1862, à Cipriano RECUR, de Madrid, le Maître écrit : « Le tort, chez les spirites inexpérimentés, est d'ajouter une confiance trop aveugle à ce qui vient du Monde Invisible ; les bons Esprits sont les premiers à conseiller la prudence, la circonspection et la défiance. »

A M. SAMSON, officier de Marine, qui lui avait envoyé quelques messages reçus de l'Au-delà, Allan KARDEC répond, le 6 mars 1869 :

« ... Ce sont les opinions d'un Esprit, opinions aussi discutables que celles de tout être pensant et dont le plus grand nombre, illogiques, ne peuvent supporter un examen un peu attentif. Les signatures dont sont revêtues ces communications sont évidemment apocryphes. »

Il faut se méfier — disait encore le Maître à un autre de ses correspondants. — « Il faut se méfier des Esprits inférieurs, qui prennent le nom d'un grand Esprit, pour faire accepter plus facilement *leurs idées personnelles.* »

Allan KARDEC n'a jamais cessé de répéter que les Esprits ne doivent pas toujours être crus sur parole et que NOUS DEVONS FAIRE USAGE DE NOTRE INTELLIGENCE ET DE NOTRE RAISON POUR COMMENTER LEURS COMMUNICATIONS. *Les meilleures* — dit-il — *sont celles qui ne sont pas demandées.* »

En 1863, il écrivait :

« Il est certaines questions métaphysiques qu'il ne faut aborder qu'avec une extrême prudence, parce qu'il y a, dans l'erraticité, une quantité d'Esprits, faux savants ou mystificateurs, qui viennent sous de grands noms d'emprunt semer leurs hérésies ou se moquer de leurs auditeurs... »

Se moquer de leurs auditeurs !... N'oublions pas que c'est Allan KARDEC qui parle. Et il n'y a à cela rien d'étonnant, puisque les Esprits ne sont que les désincarnés qui sont passés dans l'Invisible et y ont conservé leurs qualités ou leurs défauts. Les « faux savants », les « mystificateurs », n'y manquent malheureusement pas et nous avons vu nombre de poésies prétentieusement données comme venant de grands poètes, qui révélaient une assez profonde ignorance des règles de la versification.

Il ne sera peut-être pas inutile, à ce propos, pour priver nos adversaires d'une arme dont la mauvaise foi pourrait se servir contre nous, de reproduire ici ce passage d'une lettre que le Maître écrivait à Maurice LE CHATRE, le 2 mars 1863 :

« ... Ces mystifications prouvent, de la manière la plus évidente, l'existence du Monde Invisible, car il tombe sous le sens qu'on ne s'amuserait

pas à faire de pareilles inventions pour se tromper soi-même. Un conte, vrai ou faux, vient de quelque part ; s'il ne vient pas des hommes, il vient des Esprits. C'est à nous de nous tenir en garde contre leurs espièglerie, comme nous le faisons à l'égard des hommes, et à savoir distinguer les bons des mauvais. Ainsi, un fait que les adversaires ne manqueraient pas de tourner contre le spiritisme, prouve précisément ce qu'ils veulent nier : l'existence des Esprits et leurs communications avec les hommes. A ce point de vue, les Esprits mystificateurs ont également leur utilité. »

Maurice LA CHATRE était un des meilleurs amis du Maître. Fervent adepte du spiritisme, il a lutté toute sa vie pour la cause du progrès et de la liberté ; il fut l'ennemi de toutes les hypocrisies, de toutes les superstitions, de tous les despotismes, et les œuvres qu'il a laissées montrent assez l'esprit éclairé qu'il était pour que nous puissions nous dispenser d'insister sur la valeur de son témoignage dans cette question des Esprits mystificateurs.

Léon DENIS, dans le dernier livre qu'il vient de faire paraître *(Le Monde Invisible et la Guerre)*, recommande également, comme il l'avait, d'ailleurs, fait tant d'autres fois, d'être très prudent : «... des cas d'obsession, d'exaltation, des désordres mentaux se produisaient et, parfois, des cris d'alarme sont arrivés jusqu'à nous.

Comme toutes les forces de la nature, le spiritisme offre des dangers. Tout ce qui est puissant pour le bien peut devenir, suivant l'usage qu'on en fait, puissant pour le mal...

L'étude sérieuse du spiritisme exige certaines qualités, un esprit cultivé, un jugement sûr, la maîtrise de soi, une constance, une persévérance que rien ne lasse.... »

Que les néophytes du spiritisme écoutent donc les conseils de ces maîtres vénérés. Pour eux, nous reproduisons encore ici les lignes suivantes, écrites par Allan KARDEC, le 10 janvier 1863 :

« Vous voudriez que les spirites fussent des anges. Cela fait votre éloge personnel. Mais il faut faire la part du monde où nous vivons et ne pas exiger que les Terriens soient des Jupitériens. »

Que les impatients n'oublient donc pas que nous sommes sur la Terre et que, même dans notre entourage, tout ne tombe pas sous nos sens. Qu'ils travaillent, qu'ils persévèrent, qu'ils étudient sans cesse, en tirant de l'existence actuelle tout ce qu'elle peut leur donner en vue de leur perfectionnement dans le bien ; mais qu'ils pensent que la vie terrestre n'est qu'un assez court chapitre du livre de notre destinée et que, pour le surplus, nous avons l'éternité devant nous.

KERMARIO.

La personne de Jésus [1]

On discute beaucoup sur la personne de Jésus dans les milieux où on se pique d'indépendance ; mais, hormis ceux que la haine de la religion aveugle, les plus émancipés s'inclinent devant sa grandeur morale. Vous rencontrez des gens qui nient le caractère surnaturel de sa vie ; en connaissez-vous qui doutent de sa pureté?

Pour l'orthodoxie, il est la seconde personne de la Trinité, l'égal de Dieu, éternel, omniscient, tout-puissant comme lui. Né d'une vierge, par la vertu du Saint-Esprit, fondant sur des miracles l'autorité de son enseignement, condamné à mort, sorti vivant du tombeau, il est remonté au ciel où il intercède pour nous, après avoir expié nos péchés. Comment les théologiens parviennent-ils à rendre vraisemblable l'existence d'un être qui, Dieu et homme à la fois, réunit des qualités contradictoires? Ils y emploient beaucoup d'ingéniosité, avec la ressource, quand on les accule, d'invoquer le mystère qui offre le double avantage de tirer d'embarras le raisonneur à bout d'arguments et d'impressionner l'imagination du fidèle. Ce Christ plane au-dessus de notre monde, dans les nuages de la métaphysique, d'autant plus cher à ses adorateurs qu'il échappe aux prises de leur entendement.

Le rationalisme nous transporte à l'extrême opposé : Selon lui, Jésus, quelle que soit sa grandeur, ne dépasse pas le cadre de la nature humaine. Il est, sans contredit, le premier parmi les prophètes, exceptionnellement puissant en paroles et en œuvres, sans rien de miraculeux néanmoins, celui de nos semblables qui a le plus approché de la perfection, digne, par conséquent, de nous être proposé pour modèle, puisqu'on n'en saurait concevoir de meilleur. S'il n'est pas le fils unique de Dieu, il est du moins le fils de Dieu par excellence.

Vous adhérez à l'une de ces deux opinions, peut-être sans pouvoir la justifier autrement que par de vagues raisons de parti, n'ayant ni le loisir ni le goût de vous livrer à l'étude de la théologie. Celle-ci, d'ailleurs, dans le cas où vous lui demanderiez des lumières, ne vous donnerait que des réponses contestables. Vous seriez obligé de recourir aux écrivains du Nouveau-Testament ; vous ne manqueriez pas alors, si vous étiez animé de l'esprit critique qui seul mène à des convictions raisonnées, de vous arrêter devant certaines difficultés.

(1) Voir les numéros de mai, juillet, août, septembre, octobre, novembre, décembre 1918, janvier, février, mars, mai, juillet 1919.

Vous formez, je suppose, le projet de composer la biographie d'un contemporain illustre. Vous vous entourez dans ce but d'une multitude de documents. Vous avez ses ouvrages, de sorte que, pour connaître sa pensée, vous n'êtes point obligé de recourir à des intermédiaires, les lisant dans sa propre langue et sûr, du moins, si vous ne le comprenez pas toujours, de travailler sur un texte authentique, imprimé de son vivant et revu par lui dans des éditions successives. En outre, vous êtes informé de sa vie publique par des livres et des journaux, dont il vous est loisible de contrôler les récits. Vous voyez partout des portraits, photographiés ou peints, qui reproduisent sa physionomie sous des aspects variés. En puisant à ces sources, vous ne sauriez encore vous flatter de connaître exactement son âme dans ses dernières profondeurs, car vous ne l'avez pas vu dans l'intimité où il aurait pu vous apparaître un peu différent. Chacun le juge sous l'influence de ses sentiments ; les uns l'exaltent, les autres le diminuent et ils sont rares ceux qui ont à cœur, dans l'intérêt de la vérité, de lui rendre strictement la justice qu'il mérite. Qu'il est malaisé, même avec la documentation la plus abondante, de se prononcer ! On a autant à se méfier de soi-même que des autres. Que sera-ce donc s'il s'agit d'un personnage ayant vécu dans des temps reculés, sur qui nous possédons des renseignements assez sujets à caution, un Socrate, par exemple, entrevu à travers les témoignages de Platon et de Xénophon, avec une figure sans doute expressive, néanmoins indécise? Est-on certain, lorsqu'un auteur nous transmet la pensée d'un homme de génie, qui ne l'a jamais formulée par écrit, qu'il n'y met pas, à son insu, quelque chose de lui-même?

Venons-en maintenant à la personne de Jésus, en faisant le plus possible abstraction de l'éducation que nous avons reçue. Puisque nous cherchons, avec les meilleures intentions, à nous enquérir de sa vie et de sa doctrine, nous sommes obligés de nous mettre dans cette disposition qui, pour être critique, n'en est pas moins respectable. Si vous vous hâtiez de crier au scandale, vous n'auriez pas le désintéressement d'un ami de la vérité et, sous un vernis de croyance, vous cacheriez une foi mal éprouvée. Vous obtiendriez les applaudissements des sectaires, mais non l'approbation des consciences éclairées. Quels sont nos moyens de connaître Jésus? Il n'a laissé aucun écrit ; tout ce que nous savons de sa carrière, nous le tenons d'auteurs, sur la qualité de qui on ne s'accorde pas. Des théologiens, également honnêtes et compétents, aboutissent à des conclusions opposées, les uns soutenant que les récits évangéliques émanent de témoins oculaires, les autres soutenant le contraire. On a beau s'indigner contre ces derniers, il n'est pas moins vrai que nous sommes dans une région mystérieuse, où les explorateurs marchent

difficilement sur des chemins raboteux. Vous n'avez, pour vous en convaincre, qu'à lire les œuvres des savants les plus autorisés : vous en retirerez l'impression que chacun, certain pour son propre compte, ne possède pas l'évidence, à moins que, par l'effet d'une hallucination assez fréquente, il ne considère sa conviction personnelle comme une preuve absolument indubitable. Celui-ci conserve tous les miracles ; celui-là opère un triage ; un troisième les élimine ou en donne une explication naturelle, et quelques-uns, après avoir doctement démontré la vérité d'une opinion, finissent par se ranger à une autre, toujours avec sincérité. Il faut en prendre son parti, les hérétiques ne sont pas des criminels. Regardez-les, en essuyant vos lunettes, pour les mieux voir : vous leur trouverez une figure de braves gens, placides et sérieux, usant du droit d'exprimer leurs idées, sans la moindre envie de porter le trouble dans votre âme, quoiqu'ils soient très désireux de vous convaincre.

Quelle est la cause de cette impuissance à résoudre, d'une manière définitive, le problème historique le plus émouvant? Nous sommes en présence d'un fait, dont il s'agit de déterminer l'origine, l'existence d'une religion, fondée sur une personne, occupant dans la vénération des hommes, une place si considérable qu'on trouve partout des sanctuaires élevés en son honneur.

Chose étrange ! Jésus remplit notre monde et les documents nous manquent pour écrire sa biographie, le prendre à sa naissance et le suivre jusqu'à sa mort, dans un ordre rigoureux, en passant par les diverses phases de son développement spirituel et de sa mission prophétique. Il a agi dans un milieu très limité, sans jouer un rôle retentissant, puisque les grands écrivains ses contemporains ne parlent pour ainsi dire pas de lui. Un certain nombre d'années après sa disparition, des auteurs obscurs ont recueilli la tradition orale qui s'était formée sur sa personne et il en est résulté des relations, dont quatre seulement, les évangiles de MATTHIEU, MARC, LUC et JEAN, sans compter les épîtres de PAUL, d'un caractère plutôt spéculatif, sont parvenues jusqu'à nous. Ce sont, avec des divergences parfois profondes, des fragments qui, malgré de graves lacunes, forment l'ensemble le plus majestueux. RENAN a voulu composer une Vie de Jésus bien ordonnée, comme un organisme; sa tentative, habilement exécutée, est l'œuvre d'un érudit aventureux, non celle d'un historien certain. Sans cesse il conjecture ; il en convient d'ailleurs, et son ouvrage, séduisant par l'exquise pureté de la forme et une grande finesse d'esprit, ne nous donne pas de son héros un portrait vrai, quoique souvent vraisemblable. On dirait un savant s'efforçant de reconstituer une statue antique, chef-d'œuvre mutilé qu'il s'agit de compléter ; mais comment peut-on savoir s'il a parfaitement saisi l'intention de l'artiste?

Il manquait, en outre, à ce psychologue ingénieux, des connaissances en psychisme qui lui auraient servi à comprendre des détails qu'il a mal interprétés ou trop sommairement rejetés. Si la personnalité de Jésus avait eu moins de prestige, la tradition nous en eût probablement transmis une image plus fidèle. Aussitôt après sa mort, la légende a fait son travail, comme il arrive d'ordinaire pour les prophètes qui frappent puissamment l'imagination. Les faits se dénaturent en circulant, sans qu'il y ait la moindre volonté de falsification, surtout à une époque de facile croyance aux miracles où la réalité s'enveloppe spontanément de fictions. Il serait néanmoins absurde de prétendre que nous avons, dans les évangiles, un Jésus inventé de toutes pièces. Il y vit, au contraire, d'une vie intense, d'autant plus réel qu'il est plus grand, car la tradition était radicalement incapable de créer un caractère et un enseignement fort au-dessus de la mentalité du milieu où elle se formait. Il a fallu qu'un initiateur donnât une impulsion aux esprits qui, une fois mis en mouvement, sont allés où les menait la pente des préjugés.

Cette tradition, qui nous a légué un Christ surnaturel, nous le montre en butte aux mêmes antipathies qu'un novateur ordinaire. Nous avons de la peine à nous le représenter parmi ses contemporains, parce que nous l'apercevons dans son auréole de gloire, à la hauteur prodigieuse où l'a placé l'adoration des siècles. Il fut un temps où, dans son village et dans son apostolat, en Galilée et à Jérusalem, il n'était, pour bien des gens, qu'un petit personnage très discuté. Les prêtres et les docteurs le dédaignaient ; les fonctionnaires les plus importants ne le prenaient pas au sérieux ; ceux qui, dans son pays natal, l'avaient connu enfant, ne pouvaient admettre que le fils du charpentier Joseph, fût un homme supérieur ; il rencontra même de l'opposition dans sa propre famille. Les orthodoxes l'accusaient avec animosité d'être un hérétique, un blasphémateur, un suppôt de Satan, un ennemi de la religion. Nous les voyons d'ici, avec leur teint bilieux, dévots, orgueilleux, méchants, le calomniant pour l'abattre et persuadés qu'ils vengeaient le Dieu de leurs pères. Tous ces détails, nous les connaissons par les Évangiles ; nul besoin, pour les imaginer, de solliciter les textes.

Cependant, à ces détracteurs se mêlaient des adeptes fervents, surtout parmi les humbles. Essayons de pénétrer dans l'esprit d'une pauvre femme fortement impressionnée par sa prédication. Les subtilités de la théologie et les susceptibilités des gens d'Église lui sont indifférentes. Simple et naïve, elle n'est pas de ces pointilleux qui ergotent sans cesse sur des formules auxquelles ils ne comprennent souvent rien. Jésus ne jouit pas de l'estime des rabbins ; mais il se dégage de toute sa personne un fluide si puissant ! Quelle élévation de pensée ! Quelle noblesse de

caractère ! Quelle harmonie entre les paroles et les actes ! Quelle fascination provoquée par certains prodiges que, dans son ignorance, elle prend pour des miracles et que les ennemis attribuent à l'intervention du démon ! La voilà subjuguée. Les efforts qu'on ferait pour la détacher du Maître le lui rendraient encore plus cher, tant elle lui est reconnaissante du magnifique horizon ouvert devant son âme. Ne vous semble-t-il pas que cette prosélyte, avec son cœur sensible à l'attrait du divin, dégagée des préventions d'école ou de secte, est infiniment plus près de l'Évangile que tel chef de la Synagogue, grand raisonneur et petit esprit? Celui-ci l'éblouit sans l'éclairer, avec sa science creuse et sa dialectique menue, en l'emprisonnant dans un dogme où on étouffe. Jésus, au contraire, la fixe sur le terrain de l'édification, avec une douceur ineffable. Ah, nous sommes loin du fanatisme brouillon, lèpre qui ronge la conscience et ne lui laisse, avec des apparences de vertu, que beaucoup de vanité !

Le spiritisme bien compris, envisage Jésus, comme faisaient de son temps les gens de bonne volonté, avant que les théologiens lui eussent donné la rigidité et la sécheresse d'un dogme, remplaçant la fraîcheur et la souplesse de la vie. Ce qu'il vénère en lui, c'est le prophète, d'une grandeur incomparable, dominant l'humanité, sans cesser de lui appartenir, par conséquent, notre frère quoique nous lui ressemblions peu. Désirez-vous apprécier la beauté de son âme, commencez par reconnaître la laideur de la vôtre. Vous y gagnerez l'humilité qui est le commencement de la sagesse.

Vous n'avez certes pas la prétention de figurer au premier rang dans une élite de saints, ce qui ne vous empêche guère de faire, à l'occasion, votre propre éloge, comme si vous cherchiez à vous défendre contre la critique. On ne saurait, pourtant, vous accuser sans injustice d'être irréligieux. Il se produit en vous des poussées de prière, des ouvertures sur l'infini, même des accès de joie par l'intuition d'un monde supérieur ; mais que ces émotions sont intermittentes et de petite influence sur votre conduite ! Le soleil subit constamment des éclipses ; le doute, la révolte, le blasphème ou l'indifférence passent devant lui comme de noirs nuages, et, par une singulière contradiction, il vous arrive de nier son existence presque dans le moment où vous l'affirmez. Le spectacle de la nature vous fait songer à un Être suprême, créateur de l'ordre qui y règne, comme l'horloge évoque l'idée d'un horloger, sans que celui-ci vous intéresse profondément. Vous agissez de même à l'égard de l'Au-delà, de la réalité duquel vous êtes faiblement persuadé. Parfois, vous vous dites, non sans amertume, que la vie ne vaudrait vraiment pas la peine d'être vécue, si elle se bornait à la partie misérable que nous en voyons ; le désir d'un avenir d'outre-tombe erre à la surface de votre âme comme un

feu follet. Parlons maintenant de votre moralité. Vous êtes ce qu'on appelle, dans le langage courant, un honnête homme, correct, bien posé, pas sublime, en somme estimable. Prenons une loupe et regardons le tissu de votre conduite. Mon Dieu, qu'il est grossier ! Nous y voyons la conscience, le sentiment du devoir, çà et là quelques bonnes œuvres, un dessin qui caresse l'œil ; mais le fil de la trame est de qualité inférieure. « Les vertus, a dit un moraliste, se perdent dans l'intérêt, comme les fleuves se perdent dans la mer. » Dans votre famille souvent, dans vos relations mondaines presque toujours, en affaires et en politique surtout, ne faites-vous pas trop de votre chétive personne le centre vers lequel convergent toutes vos pensées? Parmi les sept péchés capitaux, orgueil, avarice, luxure, envie, gourmandise, colère, paresse, en est-il un seul dont le germe ne soit en vous, plus ou moins développé, en particulier l'orgueil, qui vous empêche de voir les autres et que vous ne voyez pas davantage? Et la conclusion, la voici : vous n'êtes qu'une ébauche d'homme ; l'homme complet, il faut le chercher ailleurs.

Les aspirations morales et religieuses, qui dans votre âme, produisent une végétation si précaire, atteignent en Jésus le plus haut degré de prospérité. Il a vécu avec Dieu dans l'intimité d'un fils avec un père tendrement aimé, vers qui la pensée serait tournée sans cesse ou toujours prête à surgir. Il sentait partout sa présence, l'adorant en esprit, sans tomber dans le formalisme des pharisiens adonnés à des pratiques mesquines. Il voulait que l'homme religieux fût essentiellement probe, bon, donnant l'exemple des vertus dont il préconise l'excellence. Cet idéal, il l'a réalisé, sévère pour les grands, ami des humbles, désintéressé jusqu'au sacrifice de la vie, uni à l'humanité par une solidarité si profonde que tous les hommes, même ses ennemis, sans distinction de race, de nationalité ou de culte, étaient pour lui des frères, dignes de sympathie et de respect. C'était l'âme la plus indépendante de la chair qu'on puisse imaginer, complètement affranchie de la crainte de la mort, vivant dans le monde invisible, inébranlable et radieuse. A cette extraordinaire spiritualité, s'ajoutaient des phénomènes supranormaux, qui augmentaient son ascendant moral : cas de guérison, de double vue, de pénétration de pensée, de puissance psychique, jadis considérés comme des miracles, maintenant attribués à des forces naturelles inconnues. Les facultés latentes, dont le germe est en chacun de nous, se manifestaient par éclairs dans son activité publique et séduisaient l'imagination de la foule qui, par des récits enthousiastes, répandait la semence d'une légende. La tradition lui attribue quelques idées jugées bonnes de son temps, abandonnées désormais ; nous avons à opérer un triage pour conserver les vérités éternelles. De ce choix sort un Christ d'une beauté

suprême, non figé dans un dogme artificiel, dominant tous les grands inspirés avec une stature de géant.

Le spiritisme se rapproche du protestantisme libéral, rationaliste comme lui, mais en faisant une place au supranormal, qu'il ne faut pas confondre avec le surnaturel. Il conserve la résurrection du Christ, sans adopter le commentaire qu'en donne l'orthodoxie. Le cadavre du Maître serait resté dans la tombe ; le corps spirituel, grâce à la médiumnité des disciples, se serait momentanément matérialisé sur le chemin d'Emmaüs et dans la Chambre haute, si objectif que, de nos jours, un photographe aurait pu en prendre des instantanés. Ce phénomène d'apparition, dont la Science psychique signale des cas célèbres, suffit pour expliquer la fondation de l'Église, due à l'exaltation des apôtres succédant à leur prostration.

Le Christianisme, sur ce point comme sur d'autres, trouve dans le Spiritisme un allié qui aide à le mieux comprendre, en servant les intérêts de la religion fortement combattue. A quoi bon contester l'évidence?

Nous assistons au déclin de doctrines qui eurent jadis une prospérité incomparable ; il y a toujours en elles une âme de vérité qui commande le respect ; mais elles sont devenues si incompatibles avec les progrès de la science et même, à certains égards, avec notre notion de la justice, qu'il est désormais impossible à la majorité de nos contemporains, d'y croire naïvement. La nécessité d'une réforme se fait de plus en plus sentir.

Alfred BÉNÉZECH.

(A suivre.)

En Algérie

Au mois de juin dernier, une conférencière, Mme Reine Desolange — dont le talent a été qualifié d'aimable, bien qu'elle l'emploie à répandre l'idée que les spirites sont coutumiers de la fraude ou atteints de détraquement cérébral — donnait, dans la salle des fêtes de la mairie d'Oran, une conférence où, sous prétexte de « dévoiler » les fameux « mystères » qui troublent la cervelle de nos détracteurs, elle lançait sans scrupule contre les adeptes du spiritisme les accusations les plus fausses. Le moins qu'on pouvait dire de certains d'entre eux, sans trop avoir recours à l'euphémisme, c'est qu'ils sont dépourvus d'intelligence,

bien qu'il s'y trouve quelques noms illustres que, naturellement, on se gardait soigneusement de citer.

Nos adversaires nous ont, depuis longtemps, habitué à ce genre de procédé, où le ridicule et l'odieux se disputent la première place. Nous en avons pris notre parti aisément. La « caravane » passe tout de même. Le spiritisme fait son chemin; il le fait même, depuis quelque temps, mieux que jamais. Et c'est précisément à cause de cela que nous voyons nos éternels ennemis redoubler leurs attaques qui n'ont d'autre résultat que d'attirer un peu plus l'attention sur notre doctrine, ce dont nous ne pouvons que nous réjouir. Nous ne sommes plus au temps de Basile ; ce qui reste aujourd'hui de la calomnie finit toujours par retomber sur le calomniateur !

Cependant, comme il y a des spirites en assez grand nombre un peu partout, même en Oranie, il s'est trouvé que l'un d'eux, M. Léo VIDEX, a cru devoir répondre à Mme Reine Desolange, dont l'amabilité lui a, sans doute, paru mériter d'être prise en particulière considération. Il l'a fait dans un grand journal, *L'Echo d'Oran*, qui a bien voulu lui ouvrir loyalement ses colonnes, et de sa réponse, nous allons faire connaître quelques passages à nos lecteurs :

« La conférence donnée mardi soir, dans la salle des fêtes de la mairie, par Mme R. Desolange, a été des plus intéressantes, mais elle n'a pu cependant réussir à troubler les psychistes sérieux et convaincus, dont je me fais ici l'interprète, et qui ne méritent pas d'être pris pour des hallucinés ou des charlatans.

L'explication de quelques tours de prestidigitation employés sans vergogne par de pseudo-spirites ou par certains hypnotiseurs qui s'exhibent lucrativement dans des séances publiques, ne saurait tout de même suffire à taxer de fraude ou de détraquement cérébral toutes les personnes qui se livrent à des expériences métapsychiques. Ce n'est point parce que des voleurs se font prendre la main dans le sac, ou que de mauvais citoyens trahissent leur patrie, qu'il serait juste et de bon goût de clamer que la probité et le patriotisme n'ont jamais existé.

Du reste, Mme Desolange a soigneusement évité de mettre ses auditeurs au courant des merveilleuses découvertes de nos savants modernes, sur la réalité de certains phénomènes psychiques.

. . . . . .

Quant au spiritisme, qui ne consiste pas qu'à faire sauter des guéridons ou à s'auto-suggestionner entre gens plus ou moins sincères et équilibrés, il a aussi ses défenseurs parmi les grands cerveaux et, en dépit de toutes les critiques, ses adeptes sérieux s'honorent de passer pour fous en com-

pagnie de W. CROOKES, du professeur RICHET, d'Albin VALABRÈGUES, — j'en passe, et des meilleurs !

Comment expliquer la production d'une centaine d'écritures de défunts, tracées par le même médium et dont la plupart étaient inconnues de ce dernier? Et la « correspondance croisée » entre deux médiums, qui ne se connaissent point, écrivant dans deux villes différentes, l'un commençant une phrase, l'autre la terminant, avec l'écriture authentique d'un défunt?

Tout en rendant hommage à l'aimable talent de cette conférencière..., je pense, d'accord avec tous les bons phsychistes d'Oran, que sa voix isolée ne parviendra pas à couvrir l'immense concert de ceux qui, dans tous les pays du monde, ne craignent point de proclamer leur foi spiritualiste et dont l'esprit, avide de lumière, éprouve un impérieux besoin de découvrir et d'expliquer les causes métaphysiques de tout ce qui est. »

Et voici qu'à son tour, l'un des nombreux spirites de la grande province algérienne, M. Edouard GUDIN, receveur des contributions diverses en retraite, s'est levé pour féliciter le protestataire, M. Léo VIDEX, en une lettre de laquelle nous extrayons les lignes que voici :

« J'ai éprouvé une très vive satisfaction en lisant, dans « *L'Echo d'Oran* » du 14 juin, votre protestation contre les erreurs propagées par Mme Reine DESOLANGE. Vos réfutations réfléchies sont nettes et correctes. Elles sont écrites sur un ton indulgent qui m'a fait un plaisir extrême.

Permettez-moi donc, en ma qualité de spirite convaincu, de vous adresser mes sincères félicitations ; et permettez-moi d'y ajouter le souhait qu'un jour prochain l'inspiration vous fasse écrire un article en vue d'instruire les Oranais sur le *vrai* spiritisme scientifique et philosophique, afin de les mettre en garde contre le faux spiritisme, ce spiritisme ridiculement *camouflé* qui sert de thème à nos détracteurs de bonne ou mauvaise foi dont fait regrettablement partie Mme DESOLANGE.

Un article pareil, ni trop court, afin qu'il soit assez explicite pour être compris des profanes, ni trop long, afin qu'il puisse être inséré dans un journal tel que *L'Echo d'Oran*, serait certainement fécond en bons résultats.

D'abord il ferait un sensible plaisir aux initiés épars dans le département. Ceux-ci se sentiraient moins isolés, moins perdus, se voyant défendus. Ensuite, il éclairerait un certain nombre de matérialistes « penseurs » déjà, par intuition, en marche vers la lumière. Enfin, il inciterait quelques sceptiques ou indifférents à s'intéresser à la recherche de la

vérité. Il suffit quelquefois de peu de chose pour mettre sur la voie quelqu'un qui, tout à coup, pourrait comprendre.

La morale surtout y trouverait son compte. L'égoïsme, aujourd'hui plus que jamais, a besoin d'être sérieusement combattu, et c'est dans l'altruisme spirite qu'il trouve l'un de ses plus puissants antagonistes.

Je souhaite que mon idée soit accueillie par vous avec bienveillance et, s'il vous plaisait de la réaliser, que votre article reçoive le même accueil dans les colonnes si franchement hospitalières de *L'Echo d'Oran*. »

La réponse de M. Léo VIDEX à M. GUDIN fût celle-ci :

« ... Je pense, comme vous, que la propagande par le journal donnerait un excellent résultat. Malheureusement, en ce moment, il ne faut pas compter sur l'hospitalité de *L'Echo* qui est débordé de copie. Mais ce n'est que partie remise et il se pourrait bien que l'hiver prochain nous donnions, non seulement par la voie du journal, mais encore au moyen de conférences, l'impulsion qui convient aux intéressantes sciences psychiques..... »

Voilà donc le mouvement déclenché dans toute l'Oranie. La question est posée de savoir ce qu'est, en réalité, le spiritisme. Nous sommes sûr qu'elle sera résolue dans le sens de la vérité. Mme Reine DESOLANGE, l'aimable conférencière, n'avait certainement pas prévu ce résultat.

K.

D'Annunzio et le Spiritisme

M. Frédéric VERDINOIS, dans ses souvenirs journalistiques (numéro de mai 1919 de la revue « *Varietas* »), rapporte une curieuse séance de spiritisme, qui eut lieu à Naples, sur l'initiative de Mme POLOZOFF. Cette dame eut, en son temps, son heure de célébrité. Elle invita spécialement le poète incrédule. D'ANNUNZIO accepta, demandant la permission d'amener un ami de Rome, un certain CANTALAMESSA. Le médium était la PALLADINA.

La qualité du héros « *malecapitato* » rend le récit particulièrement intéressant. Et l'on y peut voir aussi de quelle manière un Esprit peut se manifester pour mettre fin aux railleries des plus incrédules.

C'est d'après la Revue italienne *Luce e Ombra*, que nous reproduisons ce récit :

Voici ce que dit M. VERDINOIS : La réunion était au complet à neuf

heures, mais la séance commença à 10 heures. Il y avait, en outre de la maîtresse de céans et du médium, D'ANNUNZIO et son ami, le pauvre Peppino PESSINA (fils de l'ex-ministre) avec sa fille et sa mère et le professeur WAGNER, accompagné de son épouse. Le petit salon était étroit, avec, comme ouvertures, deux portes et un balcon. Les issues fermées, on se dispose autour d'une table rectangulaire, on éteint la lampe à gaz et la séance commence. Pas de bruit, aucun mouvement.

A peu de distance entre moi et CANTALAMESSA qui était à ma gauche (à droite je faisais la chaîne avec D'ANNUNZIO), on vit briller des lueurs bleuâtres, phosphorescentes, qui paraissaient des allumettes brûlant.

— Excusez, dit PESSINA, si c'est une plaisanterie.....

— Personne ne plaisante, dit CANTALAMESSA.

On rallume la lumière, on discute ; on refait l'obscurité, on rétablit la chaîne. De suite reparaissent les lueurs accompagnées de légers chocs.

CANTALAMESSA était insupportable. Il se divertissait et croyait divertir les autres. L'Eusapia (médium) était dans tous ses états. Mme POLOZOFF, se contenant, déclara que la séance était levée. Tous se lèvent et « lux facta est » (la lumière est faite).

CANTALAMESSA et D'ANNUNZIO criaient leur innocence et riaient à gorge déployée.

— Pourquoi ne pas continuer l'épreuve?

— Non, non, assez !

— Je vous jure que ce n'était pas moi. C'était « l'esprit ».

— Bien peu sérieux, murmure entre ses dents Mme POLOZOFF.

Elle n'avait pas terminé ces mots que, du mur vis-à-vis — un mur lisse, uni, sans porte ni ouverture — surgit une forme humaine, une espèce de géant qui s'élance sur CANTALAMESSA, le lie à D'ANNUNZIO, les bouscule les épaules contre la porte et les couche enfin tous deux, comme un fagot, sur un grand divan qui était dans la chambre voisine.

— Jésus ! aide ! miséricorde !

Les dames étaient effarées. La mère de PESSINA était presque tombée évanouie dans les bras.

Qui était cet homme, d'où sortait-il, comment avait-il tant de force, comment disparut-il sous nos yeux exorbités? L'explique qui voudra ! Les deux malchanceux se relevèrent déconfits du divan et se tournèrent vers nous. Ils ne riaient plus et étaient pâles comme nous.

Mme POLOZOFF tenta de retenir le poète pour « discuter ».

Mais D'ANNUNZIO « en avait assez » et partait. Son ami l'attendait sur l'escalier. Ainsi se termina la fameuse séance et il ne fut pas question de la recommencer.

Le lecteur, ajoute M. VERDINOIS, croira ou ne croira pas, comme il lui plaira. Sa disposition d'esprit ne pourra pas faire, en tous cas, que les choses survenues ne soient pas arrivées; le fait est brutal et n'a pas besoin de la ratification du public pour être ce qu'il est.

En tous cas, nous avons cru devoir le signaler, il n'a jamais été démenti.

Les Victimes de Landru

Le Petit Parisien du 21 mai raconte que les victimes du nouveau *Barbe-Bleue* se livrèrent, pendant toute l'année 1916, à des manifestations dans la villa « The Lodge » où l'on croit savoir qu'elles ont été assassinées.

Ce journal juge à propos de prévenir tout d'abord le lecteur que les témoins des faits signalés sont des gens calmes, bien posés, d'un certain âge ; qu'ils ne sont ni des visionnaires ni des thaumaturges ; qu'ils ne font pas tourner de tables, ignorent le spiritisme et ne cultivent pas le surnaturel.

On ne peut donc pas les accuser d'avoir imaginé une histoire pour faire de la réclame au spiritisme qu'ils ne connaissent pas. Mais, ayant fait ainsi, sans le savoir, connaissance avec lui, il n'y aurait rien de bien extraordinaire à ce que, plus tard, ils devinssent d'excellents adeptes de notre doctrine, si quelqu'un leur expliquait ce que tout d'abord ils ne savaient pas.

Quoi qu'il en soit, voici textuellement ce que nous lisons dans le *Petit Parisien :*

« Au début de la guerre, M. F..., était agréé au Tribunal de commerce d'une ville de l'Aisne. Sa fille avait épousé un notaire, M. M..., aujourd'hui retiré dans une ville de Seine-et-Oise.

L'invasion allemande l'obligea à se réfugier dans la zone de l'intérieur avec les siens. La famille habita d'abord Paris, puis, en septembre 1915, vint s'installer à Vernouillet, dans une villa qui venait d'être libre et qui n'était autre que « The Lodge », l'ancienne demeure de Landru.

L'endroit avait paru agréable à M. F.... Le logis était paisible, honnête, le site riant. Dans la maison rien d'anormal n'attirait l'attention. Le précédent locataire avait laissé tout dans un ordre parfait.

Cependant, au bout de quelque temps, Mme F..., dont la chambre était située près de la grande voûte d'entrée formant remise, entendit,

la nuit, des bruits étranges. Tantôt c'étaient de lointains hululements, tantôt des coups sourds frappés dans la muraille, tantôt des plaintes qui s'élevaient déchirantes et venaient expirer contre les volets soigneusement clos. Chaque nuit Mme F... se dressait dans son lit, écoutait, et, de plus en plus impressionnée, perdait le sommeil.

Le matin, avec le chant du coq, ramenait le calme. Le jour, on n'entendait rien, mais dès que les ténèbres avaient envahi « The Lodge », les bruits sinistres recommançaient.

M. F..., ainsi que son gendre et sa fille essayèrent de persuader Mme F... qu'elle était le jouet d'une hallucination, mais, peu à peu, ils furent eux-mêmes en proie aux phénomènes dont les causes leur échappaient. Des considérations d'ordre matériel les obligèrent à rester à Vernouillet. Cela dura un an. A la fin de l'année de location, en septembre 1916, ils n'eurent pas le courage de continuer à vivre ainsi. Malgré les incertitudes d'un nouvel exode — ils étaient encore dans la situation des réfugiés — ils n'hésitèrent pas à fuir un séjour aussi lugubre.

A présent, ils savent que Landru a habité avant eux « The Lodge » avec Mme Cuchet et son fils, Mme Guillin et Mme Laborde-Line. Ces quatre personnes sont disparues et la justice accuse Landru de les avoir assassinées. La maison de Vernouillet était-elle hantée ? »

Le Petit Parisien ne dit pas si, depuis, « The Lodge » a reçu d'autres locataires et si les bruits ont continué. Il serait intéressant d'être fixé sur ce point.

Correspondance Posthume d'Allan Kardec

M. de Cazeneuve (de Montauban) à Allan Kardec

Nous donnons ci-après la fin de cette lettre, dont la première partie a été publiée dans notre n° du mois d'octobre dernier, et que le manque de place ne nous avait pas permis de compléter depuis.

C'est l'histoire d'une malheureuse religieuse, sœur Estelle, qui fut longtemps persécutée par ses supérieurs, pour avoir crû au spiritisme et surtout à cause de sa médiumnité.

Mgr l'évêque de Montauban, l'auteur de plusieurs articles anti-spirites publiés dans la semaine catholique de Toulouse, avait formé le projet, en sa qualité de chef suprême des ordres religieux dans son diocèse, de

faire cesser irrévocablement au moyen des exorcismes les rapports médianimiques qui existent entre Mme Casimir Maurel et sœur Estelle. J'ignore si celle-ci a jamais été soumise à l'exorcisme, mais ce qui est certain c'est que son amie ayant refusé à plusieurs reprises de condescendre à l'accomplissement de pratiques humiliantes pour elle et outrageante pour sa foi de spirite, il résolut, espérant arriver aux mêmes fins par une autre voie, de s'emparer d'un certain Christ donné par les Esprits, et qu'il regardait comme le lien occulte qui unissait les médiums au monde invisible. Une fois cet objet béni et indulgencié pensait-il, la mauvaise influence serait à jamais détruite, dès lors plus de manifestations. Ainsi se résume le raisonnement invariable de nos contradicteurs. Quand donc y verront-ils plus clair ? M. l'abbé Delmas s'était chargé de toutes les démarches à faire dans cette importante circonstance. Il se présenta donc, en qualité de vicaire de la paroisse chez Mme Casimir Maurel, dont il tâcha d'obtenir la confiance par des paroles dorées. Il fit briller à ses yeux un Christ tout fraîchement arrivé de Rome et muni de toutes les indulgences, comptant bien pour arriver à ses fins sur l'effet produit sur les sens ; mais il n'essuya qu'un refus. Vous remettrais-je mon christ se contenta de lui répondre le médium, qu'il vous serait enlevé aussitôt.

M. Delmas ne se tint pas pour battu, il revint plusieurs fois à la charge même refus. Cependant cette insistance préoccupa Mme Casimir Maurel; elle se décida à demander conseil au bon esprit qui le lui avait apporté : « Donnez, lui répondit l'esprit, ils ne le garderont pas longtemps. »

Le 17 avril, l'abbé Delmas était venu demander encore le Christ tant désiré et cette fois, il l'avait obtenu. Quelques instants après, il le faisait indulgencier par le père Benjamin, carme déchaussé qui prêchait le jubilé à Montauban, et se rendit de là chez l'évêque. Celui-ci, s'emparant de l'objet, avec une satisfaction visible se mit en devoir de remplir toutes les formalités possible pour le purifier. Il triomphait enfin du diable ! Cependant avant de le remettre à l'abbé qui désirait le garder comme une curiosité, il voulut se ménager la possibilité de le reconnaître d'une manière certaine par un signe connu d'eux seuls. Maintenant, dit-il en le donnant à l'abbé Delmas je suis tranquille, et vous pouvez le porter sur vous si vous voulez, on ne viendra pas vous l'y prendre. Mais, ô stupéfaction ! comme celui-ci avançait la main pour le prendre, le Christ disparaissait soudain... Il est impossible de rendre le saisissement et l'étonnement profond de ces deux hommes à la vue d'un tel prodige ! Ils étaient là tous deux se regardant, les traits bouleversés, immobiles et comme pétrifiés. La pensée seule qu'ils pouvaient être surpris dans cette situation embarrassée les remit aussitôt de leur trouble. Pendant que

tout ceci se passait à l'évêché, le Christ venait se placer naturellement dans les mains de Mme Casimir Maurel, qui l'attendait chez elle avec foi et recueillement. Son mari étant présent en ce moment solennel, ils adressèrent au Seigneur de ferventes actions de grâce pour le remercier d'avoir bien voulu permettre une manifestation aussi belle, et bien faite pour convaincre les plus incrédules. Le lendemain, Mme Casimir Maurel se présentait chez M. l'abbé Delmas, et lui montra le Christ « examinez-le dit-elle et reconnaissez-le. » A cette vue, l'abbé pâle d'émotion laissa échapper de sa poitrine oppressée ces seules paroles : « Vous êtes une sainte mais au nom du ciel, que tout ceci demeure entre nous. »

Après de pareils faits, ces Messieurs auront-ils le courage d'écrire comme ils le font contre le spiritisme et les esprits ? L'avenir nous l'apprendra.

Mon cher Monsieur Allan Kardec, je suis si désireux de vous faire part de tout ceci, que je remets à demain le plaisir de continuer ma relation par les détails des phénomènes arrivés au couvent de la Miséricorde, et à notre groupe ? Je me suis mis à l'œuvre dès la réception de votre lettre, conciliant autant que possible mon devoir de fonctionnaire et de spirite dévoué.

Je suis avec respect votre frère et disciple.

De CASENEUVE.

Montauban, le 5 mai 1865.

Mon cher Monsieur et Maître,

Je reprends mon récit où je l'ai laissé hier, et je commence sans autre préambule.

Ainsi que je l'ai dit, les Esprits combinant les fluides de la sœur Estelle et de Mme Casimir Maurel, sont parvenus au moyen de manœuvres intelligentes à établir entre elles et à distance des rapports suivis. Ne pouvant plus se parler les deux amies correspondent fluidiquement, et par des procédés encore peu usités parmi nous. Mme Casimir Maurel reçoit de cette façon, contre le gré surtout des religieuses du couvent de la Miséricorde des objets qu'elle leur avait donnés autrefois à titre de souvenir.

Passons maintenant à l'énumération de ces objets en mentionnant avec soin les particularités qui peuvent présenter quelque intérêt :

1° Le 15 décembre 1864, apport de deux roses blanches portant inscrit sur leurs pétales l'une de ces lettres : (M.D.C.) *Madame de Caseneuve* ; l'autre, celle-ci : (A.M.M.) *à ma mère*.

La première de ces fleurs fut séance tenante placée par les esprits dans les mains du médium. La seconde, était dans le même moment déposée à

500 mètres d'ici sous un globe de verre ornant la cheminée de sa chambre. Le fait fut vérifié sur l'heure. Le surlendemain, celle des deux roses qui était déposée chez le médium disparut tout à coup ; on la chercha vainement dans toute la maison, personne ne l'avait vue. Le lendemain de ce jour, elle lui fut rendue pendant le sommeil magnétique. (Les esprits n'entendaient-ils pas faire comprendre par cette dernière manifestation que la patience et la persévérance dans le bien doivent être l'apanage de tout spirite sincère et dévoué ?)

2° Le 19 décembre, deux camélias blancs apportés pendant la séance de ce jour ; on les vit glisser le long du mur et tomber dans la main du médium. Cette manifestation fut suivie de leçons de morale et de recommandations de toutes sortes, notamment sur la discrétion à garder vis-à-vis des incrédules.

3° Le 24 décembre, une croix de fleur d'oranger de 20 centimètres de long enlevée de dessus l'autel de la chapelle du Sacré-Cœur. Le médium, à l'occasion de cet apport avait été invité par les Esprits à se rendre dans la journée à l'Eglise du couvent de la miséricorde pour constater la présence sur l'autel de cet objet. Le lendemain même démarche, mais la croix n'y était plus car elle avait passé dans ses mains. Un grand mouvement régnait dans la chapelle ; les religieuses cherchaient partout cette croix et ne pouvaient la trouver ; l'anxiété était peinte sur leur front. La sœur Estelle seule, restée à la grille du couvent était calme et souriante. Les deux médiums échangèrent un regard significatif et se retirèrent chacune de leur côté.

4° Les 5 et 10 janvier 1865, trois petits reliquaires en argent appendus à l'autel de la Vierge; ces objets ont été parfaitement reconnus par le médium pour lui avoir appartenu.

5° Le 15 janvier 1865, deux roses blanches faisant partie d'une couronne dont le complément a été remis le 13 février suivant par les bons Esprits, M. Alexandre de Lanne, lors de son dernier passage à Montauban ayant témoigné son désir de posséder une de ces roses, Mme de Cazeneuve se fit un plaisir de la lui donner. Cette fleur portait sa tige roulée en spirale concentrique par le fait des Esprits.

6° Le 29 janvier 1865, un bouquet de forte dimension qui ornait les jours de fête l'autel consacré à la vierge ; il est composé de fleurs artificielles de grande fraîcheur et entouré d'un papier de dentelles sans la moindre froissure. C'est au moment ou la sœur sacristine, le remplaçait dans l'armoire qu'il fut enlevé. Ce jour là jour de séance, le médium se trouvait en somnanbulisme hors de son domicile, lorsqu'il lui fut révélé que le bouquet venait d'être apporté dans sa chambre par les Esprits. Des adeptes furent chargés de vérifier le fait. Il se passa alors ceci

de particulier : c'est que dès le moment où l'apport se trouva entre les mains de ces derniers, le médium éprouvant une forte commotion, tombait en crise ; c'était l'effet produit par le contact de fluides hétérogènes agissant à distance sur son système nerveux. C'est pourquoi, il ne cessait de s'écrier pendant le contact : « Ne me touchez-pas... laissez-moi... Casimir... maman... vous me faites horriblement souffrir !... » Casimir, maman, étaient ceux qui touchaient le bouquet. Dès que cet objet lui eut été remis la crise cessa tout à coup. Autre remarque : en examinant ce bouquet, on aperçut facilement certains vides de formes circulaire qui semblaient indiquer l'absence de fleurs telles que roses ou camélias. Or, celles de cette catégorie dont il est question au n° 1 et 2 s'adaptaient parfaitement à ces vides

D'ailleurs il restait à ce bouquet une rose et un camélia pouvant servir de terme de comparaison ; ce qui, en effet, démontra leur commune origine. Les fils de fer eux-mêmes qui faisaient partie des tiges de ces fleurs et qui paraissaient avoir été rompus à l'aide d'un instrument tranchant présentaient tous des sections identiques. Quels moyens emploient les esprits pour rompre ainsi les métaux ? Nul ne le sait.

7° Douze roses blanches pour le complément de la couronne annoncée au n° 5. Cette couronne formée de vingt-quatre roses blanches surmontée de la croix de fleur d'oranger contribuait à orner l'autel du Sacré-Cœur.

8° Le 13 avril, un reliquaire en cuivre doré de 8 centimètres sur 5 centimètres était appendu à l'hôtel de la chapelle du Sacré Cœur ; il a été parfaitement reconnu par le médium pour lui avoir appartenu.

9° Enfin le 29 avril, une garniture de nappe d'autel brodé par Mme Casimir Maurel, ornait le maître-autel. Elle venait d'être détachée de sa nappe pour être blanchie. Cette occasion a été saisie avec empressement par les Esprits pour l'enlever et la rendre à sa première propriétaire ; on se figure aisément l'étonnement de ces bonnes religieuses du couvent de la Miséricorde en constatant toutes ces soustractions. Elles crurent d'abord à un vol, mais il n'était plus permis de douter, en présence de tels faits et d'après les révélations de sœur Ephrem médium écrivain, dont la faculté servait parfois à Mme la supérieure à connaître la source de ces disparitions d'objets. Ces bonnes religieuses ont donc été obligées de s'incliner devant l'étrangeté de ces phénomènes qu'elles persistent à attribuer aux démons. Leur fausse doctrine n'en reçoit pas moins un démenti formel de ces faits, puisque d'après ces doctrines, tout ce qui est béni et consacré au culte doit être par cela seul hors de l'atteinte du malin. Monseigneur l'évêque de Montauban se chargera sans doute maintenant d'éclairer ses bonnes sœurs en leur faisant part de la leçon qu'il a reçue le 17 du mois dernier. Un dernier phénomène qui a eu lieu le 4 mai,

mais qui n'est pas encore complété entièrement ne sera pas le moins curieux. Je me réserve de vous entretenir dès que je posséderai tous les éléments nécessaires à la connaissance du résultat définitif. Jusque là, permettez-moi de garder le silence sur un fait qui n'aura de l'importance que tout autant qu'il sera constaté d'une manière irrécusable ; c'est ce que j'espère bien pouvoir faire incessamment.

En attendant, je vous prie de bien vouloir être indulgent pour ce qui peut être défectueux dans la forme de cette relation et d'agréer la nouvelle expression de mon respect et de mon entier dévouement.

De CAZENEUVE.

Allan Kardec, à M. Raisant, publiciste.

Paris, 1er avril 1868.

Monsieur,

J'ai reçu en son temps la lettre que vous avez bien voulu m'écrire, et vous prie d'excuser le retard que j'ai mis à lui répondre, mais au nombre si considérable de celles que je reçois, se joignent des occupations tellement multipliées que ma correspondance en souffre forcément.

Je suis heureux, Monsieur, de vous trouver sympathique à certaines parties de notre doctrine, et dont vous faites très judicieusement ressortir les conséquences. Quant aux points que vous n'admettez pas, c'est pour nous une question de fait, et non une théorie préconçue résolue depuis longtemps par l'expérience et qui compte ses adhérents par millions dans tous les pays et dans tous les rangs de la société. Je n'essaierai point de vous y rallier, parce que nous n'imposons nos croyances à personne, et que nous laissons au temps le soin de former les convictions ; mais si un jour vous êtes des nôtres vous serez le bienvenu.

J'ai le regret d'avoir vu, jusqu'à ce jour, votre Journal systématiquement hostile à des doctrines qui se fondent sur les lois immuables de la nature, et je me suis étonné que, tout en ne partageant pas notre manière de voir, il repoussât, de parti pris, des auxiliaires nombreux, marchant au même but ; la solidarité et la fraternité universelles. Vu ses dispositions, j'ai cru superflu de lui adresser mon nouvel ouvrage sur la genèse ; si cependant vous jugiez qu'il put vous intéresser, je me ferais un plaisir de vous l'offrir.

S'il vous était agréable, Monsieur, de vous entretenir avec moi sur ces matières, je serais charmé de vous recevoir.

Veuillez je vous prie, Monsieur, agréer, mes salutations empressées.

Allan KARDEC.

REVUE ÉTRANGÈRE

Traduit de la Revue italienne *Luce e Ombra*. — Nous donnons ici un essai de communications typtologiques qui ont été fournies par le capitaine François Scotti, ex-syndic de Civita-Vecchia, puis Président de la Chambre de Commerce, qui put ainsi plus facilement, grâce à sa situation, se procurer les documents officiels de contrôle.

Voici les détails donnés sur le médium et les modalités des séances :

« Le médium, M. Achille Carnevali, est âgé de 45 ans. Il est intelligent mais d'une médiocre culture, n'ayant fait que la seconde élémentaire. Il tenait un négoce de mercerie qu'il dut céder et il chercha un emploi. Il ne croit pas, comme il l'affirme, qu'on puisse communiquer avec les morts ; il se prête très mal volontiers aux séances ; il est très honnête et n'accepte aucune rétribution.

Les séances avaient lieu dans ma mairie en présence de MM. D. Réali et P. Jaforte. Souvent MM. D. Legnani et G. Juerti assistaient à ces séances. On y voyait quelquefois des professeurs de l'Institut, des magistrats, des employés, des professionnels, etc....

Lorsque les séances étaient calmes, le médium fumait ou parlait avec quelque assistant et était toujours très distrait. Parfois, au contraire, la table médianimique semblait s'animer ; elle avait des tremblements expressifs, presque des commotions... Le médium, devenu pâle, accusait des sensations inexplicables, pendant qu'une sueur froide lui descendait du front ; il retirait alors les mains posées sur la table.

J'affirme de la manière la plus absolue, que les renseignements obtenus par cette voie ne pouvaient être connus en aucune façon ni par le médium ni par les assistants, soit dans leur totalité, soit dans leurs particularités.

5 janvier 1913 (dans la soirée). — Médium A. Carnevali. Directeur de la séance F. Scotti ; membres présents : D. Réali, P. Jaforte, D. Legnani. Séance typtologique.

D. — Qui es-tu?

R. — Élisa Gasparini, morte à Milan il y a seize ans. Je fus la compagne aimée de mon Piave.

D. — Quel est ce Piave?

R. — Ne te le rappelles-tu pas? Ce fut le créateur des travaux de Verdi ; il était poète, fit des livrets : *Hernani*, *Rigoletto*, *La Traviata*, *Harold*, *Guillaume Tell*, *La Force du destin* et d'autres (1).

(1) Tout cela est exact, excepté pour *Guillaume Tell* dont le livret fut composé pour la première fois en français par Bys et Jouy et traduit en italien, par Calisto Bassi. Il est bien exact qu'il existe un livret dû à Piave qui porte le titre de *Guillaume-Welingrode*. Dans le cas actuel, on ne doit pas exclure que le processus mental de l'association des assistants ait pu modifier la communication en la faisant dévier du vrai nom... *(N. de la Rédaction.)*

D. — Et toi, comment l'appelais-tu habituellement?

R. — Mon Piave. Je l'assistai pendant huit ans.

D. — Avais-tu des parents?

R. — J'avais une fille.

D. — Que désires-tu de nous?

R. — Rappelez mon souvenir.

Le dimanche suivant, avec le même médium et les mêmes assistants, la même entité revint, elle nous dit :

— Avez-vous vu? Avez-vous écrit? Dans la communication précédente, je me suis trompée d'année, je me le rappelle maintenant ; je mourus en 1906.

— J'ai écrit à la municipalité de Milan, mais je n'ai pas encore eu de réponse.

D. — As-tu autre chose à nous dire au sujet de Piave?

R. — Je sais que je l'ai assisté pendant huit ans ; avec lui j'ai discuté et créé ses travaux.

D. — Le vois-tu Piave?

R. — Souvent ceux qui ont vécu rapprochés sur la terre sont éloignés les uns des autres dans le ciel.

D. — Sais-tu pourquoi il en est ainsi?

R. — C'est la conscience qui prédomine en tout.

Trois jours après, c'est-à-dire le 15 du même mois, je reçus de la commune de Milan la lettre suivante :

Milan, 13 janvier 1919.

Au très illustre Syndic de Civita-Vecchia,

En réponse à votre lettre du 9 courant, je m'empresse de vous informer qu'aucune femme Gasparini Élisa ne figure ici comme étant décédée entre 1895 et 1896.

Au contraire sont mortes ici :

a) Gasparini Elisabeth, décédée le 24 février 1891, à l'âge de 62 ans, native de Villafranca de Vérone, fille de Joseph et de Battistine Rosa, femme de Bisinelli Ange.

b) Gasparini Elisa, morte le 5 novembre 1906 (2), fille d'André et de Droc Thérèse, née à Goritz en 1819, veuve de Piave François.

L'Officier de l'État civil délégué.

(2) Comme on le voit, la date correspond parfaitement avec la seconde version de la personnalité qui a fait la communication.

(N. de la R.)

Séance du 23 novembre 1913. — Médium A. Carnaveli. Membres présents : D. Réali, P. Jaforte, D. Leguani, V. Albert, F. Scotti dirige la séance.

D. — Qui es-tu?

R. — Élie Aiolfi de Lodi.

D. — Quand es-tu mort et comment?

R. — Il y a huit ans environ ; une grave péritonite à vingt-huit ans dans toute la force de la vie et de l'art.

D. — Quel art as-tu exercé?

R. — La sculpture.

D. — Quelle impression as-tu éprouvée en te détachant de la vie?

R. — Tout ce que la surprise peut faire éprouver.

D. — Croyais-tu à l'immortalité?

R. — Je croyais au Dieu travail.

D. — Comment te trouves-tu maintenant?

R. — Bien, mais je conserve la passion de l'art.

D. — Comment es-tu venu ici?

R. — Attiré comme le papillon par la lumière.

D. — Que désires-tu?

R. — Je pleure les travaux que j'ai laissés.

D. — As-tu besoin de quelque chose de nous?

R. — Quelle est la personne qui possède ma fillette, qui l'a achetée? C'était un plâtre que j'avais exposé à l'Exposition de Milan.

D. — Et toi, ne le sais-tu pas?

R. — Je ne me le rappelle plus ; qui sait si plus tard je ne m'en souviendrai pas !

D. — Je m'informerai.

R. — Il faut écrire à Milan.

Le 2 décembre j'écrivis à la municipalité de Milan et j'eus la réponse suivante :

Lodi, le 6 décembre 1913.

Très illustre syndic, Civita-Vecchia.

Aiolfi Élie, fils de Léopold, sculpteur, est mort à Lodi, le 12 juin 1906. Je ne puis vous renseigner sur la valeur artistique du défunt sculpteur qui a toujours été absent de Lodi.

Le Syndic.

Un an après cette séance, j'ai eu l'occasion de m'entretenir avec un peintre lombard dont je ne me rappelle pas le nom. Il me dit avoir connu Aiolfi, habile sculpteur, qui promettait beaucoup; il ajouta qu'il avait vu le plâtre en question à l'exposition de Milan : un vrai chef-d'œuvre.

Capitaine François SCOTTI.

Il faut de l'énergie

Le *Light* du 11 janvier 1919 publie une lettre de Sir Arthur CONAN DOYLE, datée du premier jour de l'an, et qui commence ainsi :

« Monsieur, un fait me semble indiscutable. C'est que nous, qui soutenons la réalité des communications spirites, ou bien nous sommes occupés de la chose la plus importante à laquelle l'esprit humain puisse s'attacher — une chose auprès de quoi la guerre mondiale elle-même devient insignifiante, — ou bien nous cherchons à répandre une détestable et blasphématoire superstition. Il n'y a pas de milieu. Nous croyons, ou plutôt nous *savons* que la première alternative est la vraie. La première déduction à en tirer, c'est que nous devrions vivre et agir conformément à notre croyance. Notre devoir consisterait, non pas sans doute à faire du prosélytisme, car nous n'avons pas l'intention de contraindre les réfractaires, mais à communiquer au monde entier ce que nous savons et qui nous rend heureux, en plaçant les gens simplement en présence des faits, de sorte que s'ils refusent de les admettre, ce soit leur faute et non la nôtre. En ce sens, nous pouvons tous agir selon nos moyens. L'un sait écrire ; l'autre est orateur. L'un et l'autre doivent mettre, sans réserve, leurs talents au service de la bonne cause. Mais la grande majorité des adeptes est incapable de servir, d'une manière aussi personnelle et aussi directe. A eux de fournir les ressources, faute desquelles l'œuvre risquerait d'être retardée. Rien, sans doute, ne saurait empêcher la Vérité de se faire jour. Mais la puissance du travail et de l'or transforme les siècles en années. Je constate que nombre de gens riches sont des convaincus. Rarement je reçois un courrier sans qu'il renferme quelque lettre avec des expressions de gratitude pour des avantages obtenus, à la suite de communications spirites. Mais que font tous ces gens, pour prouver leur gratitude? »

Pourtant, continue Sir Arthur, bien des choses urgentes sont encore à faire, pour lesquelles manquent les fonds indispensables : par exemple, l'organisation du mouvement spirite au centre et dans chaque région, avec des bibliothèques locales ; et, surtout, la distribution large de littérature spirite à très bon marché. Ainsi, plusieurs ouvrages remarquables

et qui sont désormais dans le domaine public (« De la matière à l'esprit », de DE MORGAN, la « Vie de D. D. HORNE », etc.) devraient pouvoir être vendus au maximum 1 shilling, au besoin sous forme abrégée, dans un but de propagande. « J'ai payé, la semaine dernière, 12 sh. 6 pence le petit livre qui relate les premières recherches de Sir William CROOKES. Comment veut-on que, dans ces conditions, les gens s'arrachent les informations qui pourraient les éclairer? Une seule solution est possible : c'est que des hommes jeunes, dévoués et énergiques, unissent leurs efforts pour cette œuvre de propagande et qu'un capital suffisant soit mis à leur disposition pour la mener à bien. »

AVIS

On nous prie d'informer nos lecteurs que les conférences de l'*Union Française*, sur la morale sociale et philosophique du spiritualisme, reprendront le dimanche 5 octobre, à 3 heures, salle Saint-Georges, 7, rue Saint-Georges.

M. Gabriel Delanne ouvrira la conférence. Entrée gratuite pour les abonnés.

Nous rappelons que l'*Union Française*, tout en gardant son indépendance, est fédérée à l'UNION SPIRITE FRANÇAISE.

Nous souhaitons que toutes les sociétés spirites et spiritualistes de France et des colonies suivent son exemple. L'Union fait la force.

A NOS ABONNÉS

Dans l'intérêt de la propagande de notre doctrine, nous n'avons pas voulu augmenter le prix de nos abonnements, et cela malgré que le prix de revient de la *Revue* ait plus que doublé. C'est pour nous un grand sacrifice pécuniaire. Nous serons reconnaissants à nos chers lecteurs de nous aider en nous amenant de nouveaux abonnés parmi leurs amis ou connaissances ; notre perte ne peut être atténuée que par un tirage élevé, les frais d'impression étant les mêmes pour un petit ou un grand tirage.

En écoutant notre appel, ils feront en même temps œuvre utile pour la cause, la *Revue Spirite* étant l'organe le plus ancien du spiritisme.

D'avance nous les remercions de leur fraternel concours.

L'Éditeur-Gérant : PAUL LEYMARIE.

PARIS. — IMP. DUBREUIL, FRÈREBEAU ET Cie, 18, RUE CLAUZEL.